



CLAUDE SAMUEL

Quelle surprise lorsque je reçus, en février dernier, un courrier de la directrice du musée de Royan m'informant de la prochaine inauguration d'une exposition consacrée au Festival d'art contemporain. Trente ans après... Non pas trentième anniversaire du Festival, mais trentième anniversaire de sa disparition. Ainsi, cette manifestation sulfureuse, dont j'ai été chargé d'imaginer les programmes pendant huit ans, cette manifestation dont ne se souciaient guère à l'époque les responsables ministériels et qu'à la vérité, bien peu d'habitants de la ville fréquentaient, a laissé des traces. Je me suis laissé dire qu'en voyage à l'étranger une personnalité royannaise avait entendu (et médité) cette réflexion : « Royan ? Ah, oui, la ville qui organise un célèbre festival... » Disparu depuis trente ans ! Cela méritait tout de même une exposition (photos, affiches, vidéos, et jolis textes explicatifs). Et le maire, lointain successeur de Jean-Noël de Lipkowski, prononça un discours bien senti devant la patronne du musée, Séverine Bompays – elle, à peine trentenaire – et quelques survivants de la belle époque ; dont le Dr Bernard Gachet, bien naturellement, président du festival ; dont le Dr Besançon, qui ne manquait aucun de nos concerts et vient de signer le livre du souvenir, agrémenté de précieuses photos (éditions Bonne Anse) ; dont le Dr Gérard Zwang, un autre de nos fidèles qui, depuis trente ans, ne cesse de ferrailer contre les « baroqueux »... (Qui dira un jour le rôle joué par les médecins dans la vie musicale française ?)

Enfin, il y a de bonnes raisons pour que ce festival n'ait pas été oublié : il fut, en France, le premier du genre, en un temps où – hors les brèves saisons parisiennes du Domaine musical de Pierre Boulez – les circuits officiels, radio en tête, se murèrent dans un épais conservatisme. Royan, c'était l'aventure permanente. Des mondes inouïs révélés, des publics explosifs et des discussions passionnées. Tout cela était possible grâce à l'unité de lieu du festival, car on vivait de dix heures du matin à minuit dans le casino, où alternaient colloques, concerts et, à partir de 1967, les épreuves du Concours de piano Olivier Messiaen. Quel choc lorsque je suis revenu à Royan le mois dernier : le casino a été rasé ! Pour un projet immobilier, m'a-t-on dit, finalement abandonné ! A la place, le long de la mer, se déploient des petits commerces pseudo-touristiques. Quelle misère !

Emotions partagées

Je ne dis pas que je regrette le casino pour ses vertus architecturales, mais il était un formidable lieu de rencontres. Echange d'idées et d'émotions nourri par des amateurs, professionnels ou non, parisiens, lillois, allemands ou belges qui, pendant une semaine avant le week-end de Pâques, venaient suivre leur cure de modernité. Et il fallait beaucoup de patience et une sérieuse motivation pour atteindre Royan, sans TGV et sans autoroute... Olivier Messiaen était là, chaque année ; et Georges Auric, alors directeur de l'Opéra ; et Maurice Le Roux, compo-

siteur et chef d'orchestre un peu trop oublié aujourd'hui, dont les analyses publiques d'œuvres de Schönberg ou de Webern, elles, sont inoubliables ; et bien souvent Xenakis à qui fut consacrée une folle nuit de manifestations, y compris un concert d'œuvres électroacoustiques sur la plage, avec feu d'artifice... sous la pluie ! Une autre année, où une programmation cinéma prolongeait nos plaisirs musicaux, ce sont René Clair et Alain Robbe-Grillet qui firent le voyage. Il y eut aussi Béjart, avec le Ballet du XX^e siècle, et Sviatoslav Richter (dans Bartok) qui faillit bien annuler sa participation au dernier moment, à cause d'une régie défaillante dans un lieu finalement malcommode. Et le débarquement des Polonais (en 1966), les seuls à défendre l'audace au-delà du rideau de fer, et l'arrivée des Japonais (l'année suivante) amenant dans leurs valises un superbe spectacle de nô. Et Jean Babilée, saisissant dans *L'Histoire du soldat*. Et la création des *Hymnen* de Stockhausen, la première européenne de la très célèbre *Sinfonia* de Berio. Et une salle entière soufflant dans des appeaux sur les injonctions du compositeur François-Bernard Mâche (aujourd'hui, membre de l'Institut...). Oui, que

Royan, c'était l'aventure permanente.

Des mondes inouïs révélés, des publics explosifs et des discussions passionnées.

d'émotions ! Mais nous ne doutions de rien et c'est ainsi que nous nous sommes lancés dans une histoire compliquée lorsque j'ai demandé à Jorge Lavelli, encore pratiquement inconnu, de monter un nouveau spectacle : il me proposa la *Médée* latine, avec Maria Casarès. Encore fallait-il trouver le financement, donc des partenaires. Nous nous retrouvâmes un beau jour à l'Odéon-Théâtre de France, dans le bureau de Jean-Louis Barrault que le projet excitait et qui s'était visiblement dit : « Il y a de l'argent dans un festival ; enfin un spectacle pas cher. » Il déchantait vite et, après un quart d'heure, c'est son administrateur qui prit la parole : « Cher Jean-Louis, c'est impossible, nous n'avons pas les moyens. » Nous assistâmes alors à une scène de grand théâtre, Barrault s'exclamant : « Si je ne peux plus réaliser les projets qui m'intéressent, je ne vois pas ce que je fais ici ! » Et il claqua la porte. Une fausse sortie, évidemment. Quand il revint, trois minutes plus tard, son administrateur dit doucement : « Si vous y tenez... »

Car, à Royan, on était vraiment pauvre. Les artistes engagés acceptaient des cachets de misère, et, hélas, nous ne pouvions pas nous offrir un vrai régisseur. Dernier souvenir : Jean-Noël de Lipkowski, maire de Royan me dit un jour : « Allons ensemble voir le ministre de la Culture, mon ami Jacques Duhamel. » « Combien veux-tu ? », interrogea le ministre. « 250 000 francs », répliqua le député-maire. Et j'entends encore Duhamel répondre, en retournant le fond de ses poches : « Tu veux ma chemise ! »... C.S.